Les conditions de voyage des pèlerins sous l'Ancien Régime

Travelling conditions for pilgrims in Ancien Régime France

Bruno Maes

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2841>

DOI : 10.4000/abpo.2841

ISBN : 978-2-7535-3601-2

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2014

Pagination : 79-96

ISBN : 978-2-7535-3450-6

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Bruno Maes, « Les conditions de voyage des pèlerins sous l'Ancien Régime », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 121-3 | 2014, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 02 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2841> ; DOI : 10.4000/abpo.2841

Les conditions de voyage des pèlerins sous l'Ancien Régime

Bruno MAES

Maître de conférences HDR en Histoire moderne,
université de Lorraine (site de Nancy) – Centre Régional Universitaire Lorrain
d'Histoire (CRULH, EA 3945)

Une gravure sur cuivre de l'époque baroque représente l'image souvent diffusée des pèlerins (figure 1). Elle est l'œuvre du lorrain Jacques Callot, et montre des personnes de sexe masculin, qu'on reconnaît à leurs objets distinctifs (le bâton aussi appelé « bourdon », le chapelet, la coquille Saint-Jacques...). Cette image, immobile, concernerait le Moyen Âge et l'époque moderne, mais tout change avec l'arrivée des chemins de fer dans la deuxième moitié du XIX^e siècle¹. Ces pèlerins semblent attirés le vagabondage, qui leur permet d'échapper aux devoirs liés à leur état et à leurs soucis familiaux, pour mener une vie éloignée du cadre religieux structurant qu'est leur paroisse. Pourtant, cette caricature est à nuancer. L'historien Dominique Julia regrette la méconnaissance des identités pèlerines à l'époque moderne², qui constitue un monde où les conditions du voyage changent.

Deux expressions méritent une précision. Celui de « pèlerinage » tout d'abord, qui implique un départ de chez soi, pour parcourir un espace au bout duquel se trouve le monde divin, dans un lieu où celui-ci s'est déjà manifesté aux hommes, pour lui demander des faveurs spirituelles ou matérielles. Ce phénomène n'est pas propre au christianisme, car il existe sur cinq continents depuis six millénaires. À certains égards, cette dévotion peut même s'opposer au message de Jésus de Nazareth : celui-ci avait dit à la Samaritaine « qu'un jour viendrait où les hommes n'iront plus adorer Dieu dans des lieux particuliers, comme le Mont Garizim ou le Mont Sion³ ». Pour étudier ces identités pèlerines, il importe de disposer de sources abon-

1. Voir PIERRARD, Pierre, « La renaissance des pèlerinages au XIX^e siècle (1814-1914) », dans CHELINI, Jean, BRANTHOMME, Henry (dir.), *Les chemins de Dieu. Histoire des pèlerinages chrétiens des origines à nos jours*, Paris, Hachette, 1982, p. 295-343.

2. BOUTRY, Philippe, JULIA, Dominique, *Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne. Actes de la table ronde* (Rome, 1993), Rome, 2000, p. 4 de couverture.

3. Évangile selon Jean (4, 5-42).

Figure 1 – « Les pèlerins » (gravure sur cuivre de Jacques Callot)

dantes : celles-ci sont nombreuses pour les grands sanctuaires français comme Notre-Dame-des-Ardilliers de Saumur, Liesse ou Le Puy-en-Velay⁴. À partir des guerres de Religion, où la géographie des lieux de pèlerinage évolue quelquefois, ces sanctuaires sont sur des frontières confessionnelles, où catholiques et protestants combattent par les armes ou par la plume. Dans le temps des controverses (1560-1660), ces sanctuaires manifestent haut et fort l'identité catholique et mariale à laquelle le sentiment national est associé. De plus, à partir de Louis XIII, le roi-pèlerin instrumentalise ces lieux en vue de diffuser sa confession à l'ensemble du pays, jusqu'à la sédentarisation de la cour à Versailles par son fils (1682)⁵, et à la révocation de l'édit de Nantes (1685). Le fait que le lieu des Ardilliers se hausse au rang de sanctuaire national dans les années 1590 a des répercus-

sions importantes sur les conditions de voyage des pèlerins : la cour fait le voyage de Saumur, la femme d'Henri IV est prise à témoin pour authentifier un miracle qui attire les foules⁶, et le rayonnement du sanctuaire s'étend dans un vaste cercle qui passerait par Saint-Malo, Paris, Angoulême et Les Sables d'Olonne⁷.

4. Voir notre thèse dans sa version dactylographiée (« Pèlerinages nationaux et identité nationale en France (xv^e-xviii^e s.). Liesse, Saumur et Le Puy entre culture religieuse et culture politique », thèse, 1999, université de Reims, 3 vol., 924 p. dact.), et dans sa version publiée : *Le roi, la Vierge et la nation. Pèlerinages et identité nationale en France entre guerre de Cent Ans et Révolution*, Paris, Publisud, 2002, 633 p.

5. BRIAN, Isabelle, « Le roi pèlerin », BOUTRY, Philippe, JULIA, Dominique, FABRE, Pierre-Antoine (dir.), *Rendre ses vœux. Les identités pèlerines dans l'Europe moderne*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2000, 586 p.

6. *Les miracles arrivez à la présence de la Royne mère du Roy en la chappelle de Nostre-Dame des Ardilliers le 5 octobre dernier, avec le procès-verbal de Monsieur le sénéchal de Saumur, des attestations de plusieurs personnes qui ont esté présents auxdits miracles*, Paris, 1619, 16 p., BNF Lk7-9214; Bordeaux, 1620, 16 p., Arch. dép. de Maine-et-Loire, bibl. du Plessis-Villoutreys 12 / 3; Saumur, R. Hernault, 1620, 15 p., BnF Mss, naf 7798.

7. Voir la carte du rayonnement des Ardilliers dans MAES, Bruno, *Le roi, la Vierge et la nation...*, op. cit., Paris, 2002, p. 324.

L'expression « conditions de voyage » demande aussi un éclaircissement. Les manières de cheminer correspondent aux trois « r » : « rupture » avec ses habitudes quotidiennes, « ressourcement » par la rencontre du monde divin, et « rencontre » avec des étrangers. La dimension de psychologie collective, chère à Alphonse Dupront, est donc essentielle. Par ailleurs, on ne peut pas séparer les cadres mentaux (accomplir un vœu, être attiré par la perspective d'un miracle⁸...) des cadres matériels (conditions de voyage, achat d'objets religieux...) car, dans les domaines culturel et symbolique, les différents éléments fonctionnent de manière systémique où tout s'imbrique. Ces grands sanctuaires ont produit de nombreuses sources, aussi variées que les verdicts des tribunaux sur les biens volés aux pèlerins, que la comptabilité des sanctuaires, ou la description des miracles décrivant les pathologies des hommes du XVII^e siècle, et la littérature de dévotion qui déconseille de chanter des chansons lubriques...

Une question d'importance est d'examiner comment la réforme catholique post-tridentine réussit à tirer la dévotion pèlerine du mépris que lui témoignaient les élites, pour la hisser en médiateur d'une culture urbaine raffinée influant sur les conditions de voyage des pèlerins.

Nous y répondrons en trois temps. Une première étape – qui s'étend sur le temps long – présente les cadres de la rencontre et les besoins qui poussent les pèlerins à se rendre vers un lieu sacré. Dans un deuxième temps, nous examinerons l'évolution des souhaits des pèlerins de 1560 à 1660, en tentant de comprendre pourquoi les grands pèlerinages à la Vierge Marie attirent davantage les foules qu'auparavant, et quelles sont les nouvelles manières, plus policées, de faire le voyage proposées par la réforme catholique. Enfin, nous suivrons les pèlerins dans leurs différentes étapes au long de leur voyage sous l'Ancien Régime.

Les besoins des hommes et les cadres de la rencontre

L'importance du lieu

La rencontre avec le monde divin constitue le cœur de la vie religieuse des sanctuaires de pèlerinage. Cette expérience liminaire est conditionnée par le cadre dans lequel elle a lieu. Le contexte, le décor de l'action, ont

8. Nous tenons à apporter une précision au sujet de l'utilisation du concept de « miracle ». L'historien n'étudie pas le « miracle », mais la « croyance au miracle », qui a pu jouer un rôle social important en favorisant la construction de monuments comme la chapelle des Ardilliers. Nous nous permettons de renvoyer à deux publications : SIGAL, Pierre-André, « Maladie, pèlerinage et guérison au XII^e siècle. Les miracles de saint Gibrien à Reims », *Annales ESC*, t. 24, nov-déc 1969, p. 1522-1539, et MAES, Bruno, « Les historiens devant les récits modernes de miracles, de la fin du XIX^e siècle à nos jours », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 86 (n° 217), juill.-déc. 2000, p. 459-467. Du reste, H. I. Marrou recommande d'utiliser les concepts de l'époque qu'on étudie, pour éviter de tenir un discours incompréhensible (MARROU, Henri-Irénée, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954, chap. 5, « L'usage du concept », p. 146-168) et, pour illustrer son propos, il décrit l'assassinat de César avec des concepts non liés à une civilisation particulière.

des répercussions importantes sur la psychologie collective des pèlerins. Quatre éléments jouent un rôle essentiel dans ce conditionnement : le site et la situation du sanctuaire, les légendaires qui racontent l'origine de la dévotion, les traits de la statue miraculeuse.

La certitude d'une ouverture sur la transcendance est donnée par des signes extraordinaires⁹ qui mettent le pèlerin en condition. Le choix des lieux géographiques n'est pas dû au hasard. Le pèlerinage est un parcours qui permet une rencontre. Les obstacles, la topographie, y ont une grande importance. Saumur est marqué par le vertical près de la chapelle miraculeuse de Notre-Dame-des-Ardilliers, et un autre élément y apparaît : l'eau. Au pied d'une haute falaise de tuffeau, dominant la Loire qui est très large à cet endroit, coule une source dans une garenne faite d'une « argile » qui a donné son nom à la Vierge des « Ardilliers ». C'est sur l'arceau de cette source qu'est édifié au xv^e siècle le premier autel. Celle-ci passe ensuite sous l'église du xvi^e siècle, dans laquelle se trouve toujours l'arceau originel¹⁰. Elle débouche à l'extérieur de l'église dans une fontaine aménagée sur ordre de Richelieu le long du mur nord du sanctuaire, sur laquelle figurent ses armes (figure 2)¹¹.

Si l'on observe les lieux d'implantation de ces sanctuaires, on constate qu'ils se situent sur des points de contact. Les Ardilliers marquent la limite entre le Bassin parisien et le Massif armoricain, près du seuil du Poitou, et Liesse se trouve pareillement à une extrémité de ce même bassin sédimentaire face à la Thiérache bocagère et aux premiers contreforts du Massif ardennais. Cette situation de frontière géologique conditionne le paysage rural et les systèmes agraires, mais aussi la politique. Si l'on adopte le point de vue de Paris, Liesse et Laon constituent un des premiers avant-postes protégeant la capitale d'un ennemi éventuel qui surgirait de la frontière nord-est ; il en va de même de Saumur face aux protestants du Centre-Ouest au xvii^e siècle, tout comme Chartres l'avait été au xii^e siècle face à la Normandie des Plantagenêts. Le rôle de passage est renforcé par la situation de ces sanctuaires à proximité d'itinéraires importants qui leur assurent un afflux régulier de pèlerins : ainsi Saumur est fréquenté par les bateliers de la Loire.

9. DUPRONT, Alphonse, *Du sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris, 1987, p. 55.

10. *Histoire de l'origine de l'image et de la chapelle de Nostre-Dame de la fontaine des Ardilliers de Saumur en Anjou*, Saumur, 1634, p. 4 ; BnF mss fr. 2759 (récit d'un voyageur de passage aux Ardilliers en 1638), fol. 372v : « Dans l'espaisseur de la muraille de cette chapelle en-dehors est une fontaine qui, conduite par des canaux en ce lieu, traverse l'église, et en cet espace passe soubz les piedz d'une image de Nostre-Dame qui donne tant de renom et d'affluence à ce saint lieu. ». Cet arceau est toujours visible aujourd'hui ; il se situe entre le chœur et le haut de la nef, le long du mur intérieur nord du sanctuaire.

11. Voir la photographie qui représente la falaise de tuffeau au fond de laquelle coule la fontaine des Ardilliers (document n° 2).

Figure 2 – Photo du sanctuaire de Notre-Dame-des-Ardilliers et de l'ancienne maison des Oratoriens (état actuel)

Le rôle des légendaires

Les légendaires, c'est-à-dire les récits des origines des sanctuaires, constituent le deuxième élément composant le psychisme de la rencontre. La *Pietà* des Ardilliers aurait été sculptée au ^xe siècle par le moine Absalon, de l'abbaye de Saint-Florent, et redécouverte en 1454 par un homme du bourg de Fenêt qui bêchait son champ. C'est donc une Vierge d'invention.

Par ailleurs les mythes font entrer l'homme en communion avec la nature ; ils sont à l'opposé de la pensée rationnelle qui met le monde à distance et le regarde comme un objet d'étude. Ces légendaires sont riches d'enseignement car ils sont porteurs des désirs d'une époque ; leurs héros sont le portrait de l'homme idéal d'une société. Ces récits ont également pour fonction d'auréoler le sanctuaire d'origines anciennes ; c'est le cas pour les Ardilliers qu'on veut ainsi rattacher aux temps carolingiens, et même à saint Florent, protecteur particulier de la ville de Saumur, qui aurait fait mourir un serpent horrible à l'emplacement précis du futur sanctuaire marial¹².

12. *Histoire de l'origine de l'image et de la chapelle de Nostre-Dame des Ardilliers lès Saumur en Anjou, et des plus signalez miracles que Dieu y a opérez par l'intercession de la sainte Vierge*, Saumur, 1681, p. 5-6 : « Ce saint allant visiter son maître saint Martin, fit mourir un serpent horrible dans ce bois, à l'instante prière des habitants de Saumur, qui en avoient reçu beaucoup de dommages et de pertes. Que ce soit un vrai serpent ou

Les légendaires diffusent également un sentiment de sûreté chez les pèlerins, car les événements qu'ils décrivent, comme dans tout récit proche du mythe, sont irréversibles. Le pèlerin du ^{xviii}^e siècle sait que le serpent – qui symbolise le protestantisme – combattu à Saumur par saint Florent est mort de manière définitive. L'issue de la lutte contre les réformés apparaît donc certaine bien qu'elle se poursuive encore.

L'objet sacré

Les statues miraculeuses de la Vierge constituent, avec le lieu et le légendaire, le troisième élément de la rencontre. C'est par elles que se fait la communication avec le monde divin. Leur aspect, les matériaux qui les composent, les récits de leur origine, leur vie dans le sanctuaire concourent à construire la vision du monde véhiculée par ces sanctuaires.

La Vierge de Saumur est une *Pietà*¹³ (figure 3), type iconographique fort répandu à partir du ^{xiv}^e siècle. Les matériaux utilisés manifestent également leur caractère extraordinaire. Celle des Ardilliers aurait été sculptée en des temps anciens par le moine Absalon, religieux de l'abbaye de Saint-Florent au ^x^e siècle. Certes « son image est petite, mais d'une dureté et pesanteur tout à fait extraordinaire, contre la pierre naturelle du pays qui est fort légère, ce qui a fait croire à plusieurs qu'elle a été apportée miraculeusement en ce lieu¹⁴ ». Au Puy, c'est le bois de cèdre qu'on a employé, et elle n'est pas « sujet à pourriture¹⁵ », ce qui confirme son caractère divin et immortel.

La route vers le sanctuaire

Ainsi, les sanctuaires sont des lieux où le merveilleux se manifeste. Les causes du départ sont également extraordinaires, comme la demande d'un fait miraculeux. Le premier message de Liesse, donné par son légendaire, est celui de la libération des personnes emprisonnées à tort. C'est en ces termes que la veuve de l'éditeur Jean Bonfous s'adresse aux lecteurs d'un livret de pèlerinage, qu'elle imprime vers 1570 :

le hiéroglyphe de l'Idolâtrie détruite en ce quartier par ce grand saint, Dieu a fait assez connoître en ce temps-là, et au nôtre, qu'il n'y avoit point d'azile assuré pour l'idolâtrie ni pour l'hérésie, où les miracles ne devoient jamais cesser de publier la gloire de son nom. »

13. Cf. document n° 3 tiré de l'ouvrage de GUMPENBERG, Guillaume, *Atlas Marianus sive de imaginibus Deiparae per orbem christianum miraculosis*, Ingolstadt, 1657, 2 vol. Un voyageur de passage aux Ardilliers en 1699 nous a laissé une description de la *Pietà* : « Cette image est une Notre-Dame de pitié qui tient le corps de Jésus-Christ sur ses genoux ; un ange luy soutient la teste ; cette figure est gotique, tout d'une pierre fort dure, environ de vingt pouces de hauteur. » (BnF mss fr. 11913, f° 121 v°.)

14. *Histoire de l'origine de l'image et de la chapelle de Nostre-Dame de la fontaine des Ardilliers de Saumur en Anjou*, Saumur, 1634, p. 2-4.

15. GISSEY, Odo de, S.J., *Discours historiques de la très-ancienne dévotion à Notre-Dame du Puy, et de plusieurs belles remarques concernant particulièrement l'histoire des évêques du Velay*, Lyon, L. Muguet, 1620, in 8°, p. 225.

« Tous prisonniers qui desirez
issue
Lysez icy et vous verrez l'yssue
Du miracle qu'elle fist en
Turquie
Aux chevaliers a qui honneur
est deue
Quant en prison ils furent mis
en mue¹⁶. »

Le rôle important de médiateur culturel des sanctuaires tire également son origine de deux autres fonctions. Ceux-ci, tout d'abord, fortement indulgenciés, sont dispensateurs de grâces pour les pèlerins. Par la bulle *Virgo venustissima* du 28 mai 1384 le pape Clément VII accorde une indulgence à tous ceux qui visitent la chapelle de Liesse, en particulier lors de certaines fêtes de la Vierge¹⁷. Au Puy, une indulgence même plénière est accordée pour chaque jubilé quand le Vendredi Saint coïncide avec la fête de l'Annonciation (25 mars). Avec l'arrivée des Oratoriens à Saumur en 1619, le sanctuaire des Ardilliers est lui aussi doté d'indulgences¹⁸.

La multitude des fonctions des grands sanctuaires est donc un important facteur de leur rayonnement. Leur polyvalence, le fait qu'ils concernent tous les aspects de la vie, montre l'étendue de leur présence dans la vie des hommes, et le poids de leur action dans l'univers des populations. Cette présence des grands sanctuaires dans la vie des populations est d'autant plus solide et profonde que la relation avec le saint se fait par

Figure 3 – Statue de Notre-Dame-des-Ardilliers (Gravure sur cuivre, tirée de Gumpfenberg, Guillaume, S.J., *Atlas Marianus sive de imaginibus Deiparae per orbem christianum miraculosis*, Ingolstadt, 1657, 2 vol.)

16. *Les miracles de Notre-Dame de Liesse et comme elle fut trouvée et nommée, comme pourrez voir cy apres*, Paris, veuve Jean Bonfous, s.d. (vers 1570), p. A1 v°.

17. Arch. dép. de l'Aisne, G 200.

18. Indulgences de 300 jours, pour une durée de 7 ans accordée à tous ceux qui visiteront l'église de Notre-Dame-des-Ardilliers (par le pape Grégoire XV, le 14 octobre 1622); indulgence plénière, pour une durée de 7 ans, à ceux qui visiteront le sanctuaire de Notre-Dame-des-Ardilliers, le jour de la Visitation de Notre-Dame (par le pape Urbain VIII, le 22 mai 1643); indulgence plénière, pour une durée de 7 ans, à ceux qui visiteront la chapelle dédiée à sainte Madeleine, située dans une grotte, le jour de la sainte Madeleine, accordée par le pape Alexandre VII, le 5 mai 1660; indulgence plénière pour une durée de 7 ans à ceux qui feront le pèlerinage des Ardilliers, une fois chaque année, accordée par Alexandre VII, le 30 juillet 1660.

des gestes, reflétant des attitudes spirituelles, qui remontent à un passé lointain. L'importance de ces gestes dépasse le bref moment du recours ; ils révèlent, ou créent, en effet, des représentations de Dieu et du monde, représentations qui perdurent bien au-delà du temps extraordinaire du pèlerinage. Le premier geste, la première attitude spirituelle, qui fait entrer dans le temps du recours, est celui du vœu. Le suppliant fait offrande de lui-même et se remet entre des mains plus puissantes que les siennes, à moins que cela ne soit fait par l'un des siens. Le Journal d'un bourgeois de Paris rappelle ainsi que le 11 janvier 1527 le roi François I^{er} alla à Notre-Dame-de-Liesse « a laquelle il s'estoit [...] recommandé lorsqu'il estoit prisonnier¹⁹ ». En revanche, ce sont les parents du bébé de Jean Dubois, de Chartres, qui prononcent le vœu pour lui : le tableau ex-voto, déposé au musée des Beaux-Arts de cette ville, en témoigne (figure 4)²⁰.

Figure 4 – Vœu à Notre-Dame-de-Liesse
(huile sur toile, XVII^e siècle, Chartres – musée
des Beaux-Arts)

Le vœu prononcé, le pèlerin prend la route, étape capitale qui marque la rupture avec le quotidien et joue un rôle de purification. Le terme du voyage est constitué par l'entrée dans le territoire du saint qui commence quand le pèlerin aperçoit son sanctuaire. À partir de cet endroit le pèlerin entre dans une sorte de royaume de Dieu où tout devient possible. Arrivés au sanctuaire, les recourants se livrent à certains rites propitiatoires, afin d'obtenir guérison, ou d'entrer en contact plus directement avec le monde divin. Les attouchements de la statue miraculeuse, en particulier, sont fréquents. Le contact est déjà une promesse de guérison, et la *virtus* du saint peut se transmettre par celui-ci à certains objets. Les rites des

19. *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François I^{er} (1515-1536)*, Société de l'histoire de France, Paris, 1854, p. 300-301.

20. Chartres, Musée des Beaux-Arts, Tableau ex-voto à Notre-Dame de Liesse, huile, début du XVII^e siècle. Légende : « Mr Cardin Binet curé », « Jean Dubois », « *Exaudivit vocem ejus et reversa est anima pueri intra eum* » (« il a entendu sa voix, et l'âme de l'enfant est revenue en lui »).

pèlerins aux sanctuaires de pèlerinages sont fort divers et mal connus, faute de sources. Ceux du ^{xvi}^e siècle sont quelquefois rapportés par les humanistes ou par les réformés, comme Henri Estienne qui écrit qu'à Liesse « les femmes qui ne peuvent avoir enfants tirent à belles dents (au moins souloyent tirer) les cordes des cloches de son temple²¹ ». On dépose également des ex-voto anatomiques qui représentent le membre guéri, ou l'objet qui a fait souffrir, qui est à la fois signe du mal et de la victoire de Dieu. Jean Poirier, de Montlhéry, apporte ainsi à Liesse une tête de bois et la vire qui l'avait blessé, en 1574, « qui est pour donner la cognoissance du miracle, et louer Dieu de ses grâces²² ».

Ces gestes précis et ancestraux, qui existaient dans les religions païennes – du vœu, du voyage, des rites propitiatoires et du dépôt d'ex-voto –, sont quelquefois accompagnés de dons, difficiles à répartir entre offrandes propitiatoires et signes d'action de grâces, mais qui témoignent de l'importance du sanctuaire dans la vie des fidèles.

Les fondations d'offices religieux, enfin, constituent une autre manière pour le fidèle de recevoir les trésors de grâces des sanctuaires. C'est pourquoi elles apparaissent tôt et fréquemment dans leur histoire. Les gestes du dialogue avec le monde divin sont donc nombreux dans les grands sanctuaires de pèlerinages. Ces gestes sont séculaires et souvent immuables, comme celui de l'attouchement ou du dépôt d'ex-voto. Ils reflètent une vision du monde où le divin est secourable et intervient dans la vie des hommes.

Les nouveaux cadres du temps des controverses (1560-1660)

Au mobile thaumaturgique, s'ajoute une geste antiprotestante et une volonté de réformer le catholicisme.

La diffusion du protestantisme

Le développement du protestantisme en France, et près de Notre-Dame-des-Ardilliers en particulier, explique l'essor des sanctuaires situés sur les frontières confessionnelles. À la fin du ^{xvi}^e siècle, Saumur devient doublement une frontière religieuse : en tant que place forte protestante tout d'abord, dirigée par Philippe Duplessis-Mornay, forteresse qui commande l'entrée dans le Poitou protestant, et par la fondation d'une Académie protestante réputée dans l'ensemble de l'Europe, puisqu'on y venait même d'Écosse²³.

21. ESTIENNE, Henri., *L'introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou traité préparatif à l'apologie pour Hérodote*, Genève, 1576, p. 323.

22. *Histoire de Notre-Dame de Liesse, extraite des œuvres de Jacques Bosius de l'ordre de Saint-Jehan de Hiérusalem*, Troyes, s.d. (vers 1601), p. 28.

23. MAILLARD, Jacques, « L'Oratoire de Saumur et les protestants au ^{xvii}^e siècle », *Saumur, capitale européenne du protestantisme au ^{xvii}^e siècle. 3^e cahier de Fontevraud*, ca 1991, p. 125-135.

Le protestantisme, en particulier dans sa version calviniste qui domine en France, diverge profondément du catholicisme dans sa vision de Dieu, de la religion et du monde. Les aspects de la religion catholique les plus insupportables aux réformés sont véhiculés par les sanctuaires de pèlerinage : culte des reliques²⁴ et des statues, conception d'un Dieu proche des hommes qui intervient dans leur vie par les miracles, monde enchanté où le surnaturel est partout présent dans la nature. L'iconoclasme²⁵ s'impose donc, pour purifier *hic et nunc* l'espace de ces « immondices » que sont les reliques, souvent fausses, pour imposer l'image d'un monde « désenchanté » et d'un Dieu transcendant. L'iconoclasme constitue également, pour la minorité protestante, une manière de prendre possession de l'espace collectif : en 1562, les Ardilliers sont pillés. Autre aspect de la sensibilité religieuse véhiculée par les sanctuaires de pèlerinage, et qui choque les élites cultivées du XVI^e siècle, la croyance dans le merveilleux et les fréquentes manifestations du divin dans la vie des hommes.

Le pèlerinage résume l'identité catholique

Le pèlerinage, qui était une pratique méprisée par les élites humanistes avant le concile de Trente, devient une pratique à la mode à l'époque baroque, dans les années 1600 et sous Louis XIII. Les élites se pressent dans les grands sanctuaires²⁶, d'autant plus que le roi veut unifier la religion du pays autour de la culture catholique : les pèlerinages servent de relais au pouvoir central pour diffuser l'absolutisme et la culture baroque de la ville dans les régions mal maîtrisées, comme Saumur où les protestants sont nombreux, ou comme Liesse aux mains des Guise-Lorraine. Du reste, la consécration de la France à la Vierge de 1638 est représentée sur certaines médailles des pèlerins de Liesse. Pèleriner à la Vierge à partir de Louis XIII, montre qu'on est un bon catholique, mais aussi un bon Français soucieux de l'unité du pays, car les sanctuaires mariaux sont dorénavant associés au sentiment national.

Les guerres de religion menées par les armes prennent fin à Saumur dès 1594, l'année où Henri IV est sacré et entre dans sa capitale, après s'être converti au catholicisme l'année précédente. Débute une période

24. CALVIN, Jean, *Traité des reliques*, Genève, 1543; BOCHART M., *Traité de l'origine du service des reliques, de l'invocation des saints, des images et du culte rendu aux images des saints*, Saumur, 1656, p. 1 : « C'est un plaisir meslé d'utilité de considérer les voyes et la naissance d'une erreur. »

25. CHRISTIN, Olivier, *Une révolution symbolique : l'iconoclasme huguenot et la reconstruction catholique*, Paris, 1991, 350 p.

26. Voir la gravure sur bois représentant les élites à Liesse en 1657 : SAINT-PÈRES Jean de, *Histoire miraculeuse de Nostre-Dame de Liesse, avec l'instruction pour les pèlerins qui vont rendre leurs vœux dans la sainte chapelle; ensemble un exercice journalier tiré des dévotions du R.P. Bernard*, Paris, 1657, p. 76. Légende : « Ce temple merveilleux, ce divin édifice/Reçoit des pellerins les vœux et sacrifices/Et c'est de ce lieu saint qu'a voulu faire choix/La Mère du grand Dieu qui règne sur les roys. » Bois dessiné par Cochin et gravé par Du Val, milieu du XVII^e siècle.

de guerre plus pacifique : par la plume, par les miracles historiques qui sont consignés et publiés pour montrer que la doctrine des catholiques l'emporte sur celle des protestants. En 1594, de nombreuses processions de pèlerins sont en marche vers les Ardilliers : le 28 août 1594, la paroisse de La Trinité d'Angers arrive avec croix et bannières ; le 11 septembre, dix paroisses de la région de Saint-Lambert-la-Poterie viennent à Saumur après avoir fait 100 km pour se rendre au sanctuaire. En juillet 1596, la paroisse Saint-Maurille des Ponts-de-Cé se présente, mais les protestants qui tiennent la ville veulent les obliger à rouler leurs bannières. Qu'à cela ne tienne : les pèlerins préfèrent gagner le sanctuaire par la Loire, pour laisser leurs bannières flotter au vent. Le choix de la procession comme mode de manifestation de sa foi n'est pas anodin : la procession est une armée en ordre de bataille ; elle suit un ordre précis, avec la croix qui symbolise l'autel, le clergé qui représente le chœur, et les laïcs la nef ; les chants donnent la cadence au pas²⁷.

Un catholicisme baroque triomphant

La réforme de l'Église, appelée longtemps mais en vain par Luther, gagne le catholicisme avec le concile de Trente. Un premier aspect de ces tensions confessionnelles que connaissent les pèlerins est l'enregistrement par écrit des miracles après enquête. Pourtant, au début du XVI^e siècle, la définition du miracle était différente. L'homme baignait dans le merveilleux qui allait de soi²⁸, qui était naturel, et on ne l'enregistrait pas. À partir des années 1590 en France, le merveilleux devient un argument dans une démonstration intellectuelle antiprotestante, et l'on passe au deuxième âge du miracle. La série miraculeuse des Ardilliers dure de 1594 à 1713. On retrouve des séries identiques à Liesse, à Sainte-Anne d'Auray, à Corbeny... Tout pèlerin qui est guéri, et qui fait enregistrer son miracle, participe à cette controverse.

Un autre aspect de cette piété baroque – mais qui existait avant la Réforme – concerne les vœux publics. Toute ville atteinte par la peste peut faire le vœu de se rendre aux Ardilliers si elle est guérie, comme d'autres cités se rendent à Liesse ou au Puy. L'aire d'influence des Ardilliers concerne Poitiers²⁹, Montmorillon, Celles-en-Berry, Saint-Aignan-sur-Cher, Riom-en-Auvergne³⁰, et Bourges qui fait un vœu public en 1637. Puis, les Ardilliers

27. Voir la partie (qui porte sur les processions) de la thèse de MARTIN, Philippe, *Les chemins du sacré. Paroisses, processions, pèlerinages en Lorraine du XVI^e au XIX^e siècle*, Nancy, Éd. Serpenoise, 1995, 358 p.

28. R. Habermas parle à plusieurs reprises de « *selbstverständlich* » : HABERMAS, Rebekka, *Wallfahrt und Aufruhr: zur Geschichte des Wunderglaubens in der frühen Neuzeit*, Francfort, Campus Verlag, 1991, 235 p.

29. LUCAS, François, *Le pèlerinage poitevin, ou discours véritable du vœu et procession solennelle fait par le clergé et habitants de Poitiers à Nostre-Dame des Ardilliers, en septembre 1613*, Poitiers, 1613, 53 p. La page de couverture de cet ouvrage figure dans le premier cahier pour photos de notre thèse publiée.

30. *Histoire de l'origine de l'image et de la chapelle de Nostre-Dame de la fontaine des Ardilliers de Saumur en Anjou*, Saumur, 1634, p. 11.

perdent leur statut de sanctuaire municipal, pour être gérés par un ordre religieux, les pères de l'Oratoire, en 1619. Ils font face aux protestants, ce qui ne les empêche pas d'entretenir de bons rapports avec eux, et même d'assister dans leur Académie à leurs soutenances de thèse. En plus de la gestion des pèlerins, les Oratoriens fondent une École de théologie, où ils forment leurs novices. Cette prise en charge d'un sanctuaire par un ordre religieux à l'âge baroque n'a rien d'étonnant : le même phénomène se produit à la même époque quand Notre-Dame de Verdélais près de Bordeaux est confiée aux Célestins.

Enfin, un nouveau sanctuaire est créé aux Ardilliers, et la petite chapelle miraculeuse bâtie sous François I^{er} ne subsiste que dans la sacristie actuelle. Ce bâtiment impressionnant par sa taille est bâti pour accueillir les pèlerins : la vaste rotonde en témoigne. Cet édifice, inachevé, comporte sous la rotonde les statues des docteurs de l'Église enseignant en terre protestante. En 1695, dix ans après la révocation de l'édit de Nantes, Louis XIV fait apposer dans la rotonde d'énormes lettres pour montrer qu'il a triomphé des protestants sur terre et sur mer. Mais la fin de la nécessité d'affirmer son identité contre les réformés conduit à l'inutilité des Ardilliers : le combat cesse, car un des deux combattants a rendu les armes.

Des pèlerins diffuseurs de la réforme catholique

Avec la réforme catholique, la piété des pèlerins devient plus intériorisée. Les actes manuscrits de consécration à la Vierge des Ardilliers, conservés dans les archives des Oratoriens, en sont la preuve. On y parle de « fidélité au devoir d'état », et de l'unification de la personne autour de sa vie intérieure. Cette vie intérieure profonde est encore plus marquée dans la littérature de Liesse, pèlerinage des Parisiens.

Dans le même temps, l'évêque d'Angers Henry Arnould rédige un règlement de pèlerinage pour ceux qui fréquentent les Ardilliers³¹. L'article 10 précise « qu'aucun prestre ne sera admis à l'autel s'il n'est en habit décent, avec la tonsure, les cheveux courts, sans moustache, et en soutanne ». Certains livrets de la réforme catholique blâment « ceux qui vont cherchant par les chemins des maisons de plaisir et des lieux de récréation³² ».

Les nouveaux pèlerins

De nouvelles sources :

les « informations » des miracles historiques

Ces « informations » sont des enquêtes permettant d'attester de la vérité du miracle historique, qui se détache du miracle médiéval baignant

31. Arch. mun. de Saumur, fonds de l'Oratoire, III C 10. Règlement du 23 août 1658.

32. MACHAULT, Guillaume de, *Histoire et miracles de Nostre-Dame de Liesse*, Paris, 1617, 420 p.

dans une atmosphère merveilleuse. Avec la réforme catholique, on passe dans une civilisation de la preuve, et plus rationnelle. Ces dépositions sont manuscrites, et quelquefois imprimées dans la littérature de pèlerinage. Le père Bareyre, l'oratorien qui a rédigé le *best seller* du sanctuaire de Saumur, a rédigé ce texte en remerciement à la *Pietà* qui l'avait guéri.

Ces documents précieux qui entrent dans l'histoire de Saumur en 1594, et prennent fin en 1713, sont très intéressants pour les informations qu'ils donnent. L'un d'eux raconte la guérison de la fille de Nicolas Arnou de Gien en juin 1634 :

« Le huictième du mois de june 1634, Nicollas Arnou, batellier habitant de la ville de Gien et Marie Bourracin sa femme, nous ont déclaré avoir amené Marie Arnou leur fille en dévotion pour actions de grâces à Dieu de l'avoir guérie par l'intercession de la sacrée Vierge Mère de Dieu d'une maladie incurable et inconue, et qu'après avoir employé les remèdes que les médecins luy ont ordonné sans aucun solagement, elle estoit muette, les bras et jambes à la ranverce ne mengoit presque rien, maigre comme une atomie pendent le temps de dix-huit mois ; enfin leurs dits père et mère la menèrent en ceste sainte chappelle de Nostre dicte Dame des Ardilliers, et demendant à Dieu miséricorde et la guérizon de leur dite fille par l'intercession de sa sainte mère, la lavèrent de l'eau de la fontaine quy y est, et firent leurs dévotions. Ils virent, estans devant l'image de la Vierge, que leur fille viroit et changoit de couleur, et reconurent quelque alègement en sa maladie quy continua jusques au neusvième jour qu'elle fust entièrement guérie ; et ont atesté estre véritable monsieur Boizon, médecin de la dite ville de Gien, la trétée dix huit mois en sa maladie, Perrète Le Conte vefve d'Étienne Dro, Gabrielle et Reymonde Pied, Perrette Videnne, Marie Rousset, toutes habitantes de la dite ville de Gien et voisines de la dite Marie Arnou, ont atesté estre véritable l'avoir veue malade et muette comme dict est, et après estre revenues du voyage de la dite Notre Dame, l'avoir veue bien sène et guérie. Quest cauze qu'ilz l'ong amené à présent pour actions de grâces et comunier pour la première fois avec promesse de nous envoyer les atestations des médecins et autre voisins³³. »

Ces procès-verbaux donnent tout d'abord l'aire d'attraction du sanctuaire, situé au centre d'un grand cercle allant des Sables d'Olonne à Gien, et de Saint-Malo à Angoulême. Ils donnent aussi le lieu de la guérison : les trois-quarts des miracles se déroulent dans le sanctuaire, alors que pour Liesse et pour Le Puy 75 % se produisent sur le lieu du vœu. La nature du fléau est précisée : pour les Ardilliers l'incapacité concerne les trois-quarts des recourants (54 cas recensés sur 102 miracles), alors que pour Liesse elle ne concerne qu'un quart d'entre eux. Saumur est le seul grand sanctuaire où les femmes soient majoritaires. La ventilation des miracles montre le pic des années 1590 où la frontière confessionnelle se fixe.

33. Arch. mun. de Saumur, fonds de l'Oratoire, III A 3.

Les pèlerins du XVII^e siècle

Comme dans les autres grands sanctuaires, la saison du pèlerinage reprend avec le retour du printemps, puis décline légèrement avec les travaux d'été, et connaît un pic en septembre. La comptabilité des Ardilliers, qui nous renseigne sur ce sujet, est connue par un cahier parvenu jusqu'à nous. Elle précise qu'on y a enregistré, de 1639 à 1646, 12 000 demandes de messes manuelles³⁴ par an. La comptabilité de Liesse, pour le XVIII^e siècle, aboutit pratiquement aux mêmes chiffres, et cela correspondait à 80 000 pèlerins chaque année.

Les procès-verbaux nous renseignent tout d'abord sur le vœu, qui est une consécration : on se place sous la dépendance de Marie³⁵. Le plus souvent il comporte aussi une requête et une promesse de pèlerinage pour les vœux faits pour les malades en vue d'obtenir une guérison miraculeuse. Pour les pèlerinages au rayonnement national – comme celui de Notre-Dame-des-Ardilliers depuis les années 1590, en réaction contre la présence protestante – l'époque baroque correspond à une élévation du niveau spirituel, culturel et économique de leur fréquentation. La noblesse d'Anjou, les Grands du royaume, les reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche ainsi que leurs fils, se rendent à la chapelle miraculeuse. Dans le même temps, la réforme catholique se diffuse pendant et surtout après les guerres de religion, et la foi s'intériorise : on passe du pèlerinage vécu comme un recours contre une maladie physique, au pèlerinage mission en vue de bienfaits spirituels. Les livrets de pèlerinage apparaissent, dont le contenu comporte des passages qui fustigent les pèlerins débauchés, en vue de policer leurs comportements : les brochures deviennent un outil de discipline des mœurs³⁶. Le pèlerinage est à l'époque baroque un temps de retraite spirituelle pour les élites sociales et spirituelles, et petit à petit pour l'ensemble de la population à l'âge classique et au temps des Lumières. Dans les livrets, l'augmentation des pages consacrées aux prières ou aux offices à dire en solitaire en est la preuve. Mais, là encore, aucune règle n'est applicable partout car beaucoup de provinces ne maîtrisent pas l'écrit : cela dépend du taux d'alphabétisation de la région (plus faible au sud de la ligne Saint-Malo/Genève), du saint qu'on vient invoquer (les saints thaumaturges locaux déclinent au XVII^e siècle au profit de la Vierge, plus généraliste)...

34. Les messes manuelles s'opposent aux messes fondées. Il y a messes fondées si les revenus d'un capital stable doivent servir à faire célébrer chaque année (par exemple le jour anniversaire de la mort d'un fidèle) un certain nombre de messes à des intentions déterminées par l'auteur de la fondation. En revanche, les messes manuelles (dont les honoraires sont comme données de la main à la main) ne supposent aucune fondation. Elles sont pour les historiens un excellent révélateur de la foi d'une époque.

35. Le carton II C 14 du Fonds de l'Oratoire des Arch. mun. de Saumur contient 17 actes de vœux manuscrits.

36. Sur ce sujet, voir le mémoire inédit dactylographié de notre HDR, soutenu en 2013 à l'université de Lyon 2 sous la direction de Philippe Martin, « La naissance des livrets de pèlerinage (1480-1790). Une démythisation de la culture par l'imprimerie », 2 vol. (253 et 219 p.).

La question des moyens de transport est importante. Quelques pèlerins vont en compagnie. D'abord les malades avec leurs parents, leurs amis, leurs voisins. En juin 1642, cinq femmes font route ensemble vers Notre-Dame-des-Ardilliers depuis Fontenay. Elles n'ont pas le même âge (la plus âgée a 55 ans, la plus jeune 20), ni le même statut (trois sont veuves, une est mariée, la plus jeune célibataire). En route, un autre pèlerin les rejoint. C'est un pauvre sourd-muet, nommé Pierre Cardin, qui en est à son quatrième pèlerinage, et qui connaît bien le chemin³⁷ : « Il se mit en campagne avecq elles, et firent ensemble le dict voyage³⁸. » Saumur étant située sur la Loire, un autre moyen de transport est le bateau. Partie un vendredi d'Orléans sur le bateau des voituriers Duboy et Bretin, Françoise Mandran atteint Saumur le lundi suivant à 9 heures du matin. Les deux voituriers la conduisent à la chapelle dans sa chaise roulante³⁹.

La question du logement est essentielle pour les pèlerins. Saumur compte douze hôtelleries. Souvent on prend des pierres du coteau de tuffeau, du bourg de Fenêt, pour les construire :

« Fenêt qui estoit lors en ses grottes obscures,
Permet que l'on fouisse en ses entrailles dures,
Pour décorer son front de bâtiments nouveaux,
Et tesmoignant sa joye, il souffre qu'on saccage
Ses antres, ses destours, et ses profonds caveaux
Pour loger ceux qui vont acomplir ce voyage⁴⁰. »

On peut aussi loger chez l'habitant. C'est le cas de la Rennaise Françoise Souchet, une habituée des Ardilliers, qui a joué un rôle essentiel dans la vocation de Jeanne Delanoue à se consacrer aux pauvres. Venue pour le pèlerinage de la Pentecôte, elle connaît des difficultés à se loger en 1693, pourtant une année où la France est exsangue lors de la guerre de la ligue d'Augsbourg. Elle ne peut trouver une chambre près du sanctuaire et doit loger plus loin, dans le quartier de Notre-Dame⁴¹. Quelquefois, le logement chez l'habitant est plus précaire. Les registres de l'Hôtel-Dieu de Saumur montrent que des habitants du lieu détroussent des pèlerins, pour ensuite les déposer devant le portail de cette institution de charité : à Saumur, le 29 septembre 1643, les administrateurs de l'hôtel-Dieu se plaignent que « plusieurs habitans du fauxbourg de Fenêt de ceste ville retirent en leurs maisons les gueux passans dont ils retirent profit, et lors qu'ils leur ont fait consommer leurs commodités, de leur autorité privée, au desceu desditz administrateurs, et contre leur gré et volonté, les envoient audit hospital⁴² ».

37. VIGUERIE, Jean de, *Notre-Dame-des-Ardilliers. Le pèlerinage de Loire*, Paris, 1986, p. 125.

38. Arch. mun. de Saumur, fonds de l'Oratoire, II B 8. Enquête sur la guérison de Pierre Cardin.

39. VIGUERIE, Jean de, *Notre-Dame-des-Ardilliers...*, *op. cit.*, p. 146.

40. L'antiquité de la chapelle de Nostre-Dame des Ardilliers et en quel temps l'image de la Vierge fut trouvée, Saumur, R. Hernault, 1619, p. 3.

41. Archives des Servantes des Pauvres de Jeanne Delanoue, *Cahier manuscrit de Marie Laigle*, Saint-Hilaire/Saint-Florent, XVIII^e siècle, p. 14-15.

42. Arch. mun. de Saumur, fonds de l'hôtel-Dieu, III A 2.

La vie quotidienne des pèlerins des XVII^e et XVIII^e siècles comporte aussi des gestes qu'il est difficile de dater. Par exemple, les pèlerins de Liesse restent très attachés à la tradition qui consiste à « tenir le bâton » à ceux qui arrivent au bourg; Mademoiselle de La Chatte reconnaît qu'après la guérison d'une paralysie des jambes, « retournant dudict Liesse à Compiègne elle marcha à pieds jusques hors le territoire dudict Liesse, et mesme, comme elle alloit à pieds, faisoit sauter le baston aux pèlerins qui alloient à Liesse, suivant ce qui se pratique ordinairement⁴³ ».

Les rites au sanctuaire

Le souci des dévots et des pasteurs contre-réformés de développer une foi personnelle, ne fait pas disparaître pour autant les gestes des pèlerins, dont certains peuvent quelquefois s'apparenter à la magie. Le règlement de Liesse de 1656 a besoin d'ordonner au trésorier « d'empescher autant qu'il pourra les pèlerins de sonner les cloches aussy fréquemment et excessivement qu'ils ont accoustumé de faire⁴⁴ », et celui de 1623 permet de faire toucher des chapelets ou médailles à la statue miraculeuse⁴⁵.

Le but des pèlerins est d'obtenir une faveur. Sitôt arrivés dans le sanctuaire, ils vont prier le saint ou la Vierge, et ne gagnent leur hôtellerie que le soir. La neuvaine est un moyen d'accéder à leur demande : en répétant le même exercice pendant neuf jours, ils espèrent obtenir la grâce demandée. Les exercices peuvent être une dizaine de chapelets, mais surtout se confesser pour entendre la messe et communier. À Saumur, la tradition veut que de nombreux pèlerins font dire sur eux des Évangiles, comme *Loquente Jesu ad turbas* (Luc 11, 17-28). Cette habitude était répandue avant l'arrivée des Oratoriens en 1619, puis elle semble décliner. Pendant la journée, des prêtres se tenaient en faction devant la grille de la statue miraculeuse, avec livres, surplis, étole et bonnet carré, prêts à dire des Évangiles à chaque personne qui le leur demanderait⁴⁶. Les pèlerins de Saumur ont aussi la dévotion des Saluts, pas au Saint-Sacrement, mais à la Vierge, des *Salve Regina*. Ils demandent aux prêtres de réciter sur eux cette prière. Les oratoriens aiment cette dévotion et l'encouragent.

Le pèlerin se doit de réciter des chapelets, et de mettre des cierges. Les boutiques des Ardilliers, installés dans la rotonde, ou à l'extérieur près de la porte d'entrée, débitent chandelles et cierges. À Saumur, on peut également acheter des ex-voto de cire qui représentent des membres guéris.

43. Arch. basil. de Liesse, doc. n° 155, enquête de 1657 de l'archidiacre de Soissons au sujet de la guérison de cette personne. Voir la représentation de deux pèlerins présentant le bâton à un troisième pour qu'il saute (dans IMBERT, Jean, *Histoire des hôpitaux en France*, Toulouse, 1982, p. 16).

44. Arch. dép. de l'Aisne, G 1866, reg. des délib. capit. (1652-1659), règlement de l'évêque suite à une visite, 4 fév. 1656, f° 117 v°; les femmes tiraient les cordes des cloches, avec leurs mains ou leurs dents, pour obtenir un enfant.

45. Arch. dép. de l'Aisne, G 203.

46. VIGUERIE, Jean de, *Notre-Dame-des-Ardilliers...*, p. 129.

À la sortie des Ardilliers, plusieurs pèlerins, leurs prières finies, vont à la fontaine, pour boire ou s'y laver. Dans cet endroit peuvent se produire des miracles, comme celui d'André Arnaud⁴⁷.

Maintenir chez soi la présence du sanctuaire

De l'âge baroque à la fin du XVIII^e siècle, les pèlerins peuvent acheter des objets transactionnels, qui diffusent les dévotions de la réforme catholique, avant de repartir chez eux. Ceux-ci sont très nombreux : un véritable artisanat, voire même une économie pré-capitaliste, se met en place. Les objets fabriqués sont divers : cantiques spirituels ou images de confrérie qu'on agrafe sur sa cheminée⁴⁸, livres de pèlerinages pour accompagner le voyageur sur la route ou au sanctuaire, bouteilles de la Passion de Jésus, médailles ouvantes...

Les modes de production de ces objets diffèrent selon les lieux de production. Jusqu'aux années 1950, les artisans de Liesse sont riches. L'inventaire après décès de Philippe Duployé, de 1784, décrit 15 700 livres tournois de marchandises en magasin. En 1771, 1 000 marcs d'argent – près de 500 kg – sont fondus dans ce bourg. Pourtant, dès l'Ancien Régime, Liesse dépend de Saumur, où le bourg de l'Aisne achète des chapelets et les ludions d'émail, qui représentent des personnages qu'on place dans les bouteilles de la Passion. En effet, dès le XVIII^e siècle, Saumur connaît un embryon d'industrie pré-capitaliste avec la production de chapelets, façonnés avec du bois tropical de coco, arrivé par Nantes. Il donne du travail aux patenôtriers analphabètes qui habitent les petites maisons installées sur le quai qui mène à Notre-Dame-des-Ardilliers. C'est une sorte de *domestic system*, où de gros marchands apportent la matière première, qu'ils exportent ensuite dans toute l'Europe. On vend à Saumur un chapelet 20 deniers (soit plus d'un sol et demi) quand une bouteille de la Passion se vend à Liesse 3 livres tournois, soit 240 deniers. L'une de ces dynasties, les Mayaud, apparaît dans l'histoire avec un nommé Noël, parti de peu en 1707. Cet artisanat se développe de manière autonome vis-à-vis du sanctuaire, et emploie, en 1802, 400 à 500 personnes.

L'expérience du pèlerinage n'est pas seulement celle d'un moment extraordinaire en dehors de la vie familiale et paroissiale. Le sanctuaire reste présent dans la vie des pèlerins par de nombreux objets quotidiens.

•

Ainsi le temps de la Réforme catholique – qui débute lentement avec la fin du concile de Trente en 1563 et s'accélère dans les années 1590 – aura beaucoup changé l'image des pèlerins de l'Ancien Régime. Certes les rites préchrétiens continuent d'exister, comme le dépôt d'ex-voto en remercie-

47. Arch. hospit. Saumur, Fonds de l'Oratoire, III A 3.

48. Sur ce sujet, voir MAES, Bruno, « Sanctuaires nationaux et dévotion mariale en France aux XV^e-XVIII^e siècles à travers les séries d'images de pèlerinage », *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, n° 2/2003, p. 35-41.

ment d'un vœu exaucé. Mais la révolution spirituelle catholique des années 1590-1620, stimulée par l'essor du protestantisme dans des lieux comme Saumur, aura permis au pèlerinage de changer de statut : d'une dévotion partagée, elle se hisse au rang des élites au XVII^e siècle, et devient un temps de retraite spirituelle, en particulier grâce aux livres de pèlerinage qui diffusent un certain individualisme chrétien.

RÉSUMÉ

Une gravure sur cuivre de Jacques Callot résume l'identité des pèlerins de l'époque moderne, en insistant sur son aspect statique. Pourtant, la réalité est plus complexe. Certes de tout temps le pèlerinage est une rupture avec le quotidien, pour marcher vers un sanctuaire où l'on espère obtenir un bienfait. Mais à l'époque moderne, en particulier au temps des controverses (1560-1660), la géographie des pèlerinages change et les sanctuaires des frontières de catholicité augmentent leur rayonnement. Au moment où l'État absolutiste poursuit sa construction avec les moyens restreints dont elle dispose, la monarchie y est plus présente, et les élites l'accompagnent. À la même époque la réforme catholique issue du concile de Trente permet une intériorisation de la vie spirituelle. Tel est le cas à Saumur de Notre-Dame-des-Ardilliers, comme dans d'autres endroits. Ainsi le temps de la réforme catholique aura beaucoup changé l'image des pèlerins de l'Ancien Régime. Certes les rites préchrétiens continuent d'exister, mais la révolution spirituelle catholique des années 1590-1620, stimulée par l'essor du protestantisme dans des lieux comme Saumur, a permis au pèlerinage de changer de statut : d'une dévotion partagée, elle se hisse au rang des élites au XVII^e siècle, et devient un temps de retraite spirituelle.

ABSTRACT

A copper engraving by Jacques Callot summed up the identity of pilgrims in the early modern period by insisting on its static nature. However, in reality the situation was more complex. Pilgrimage had always been a break with from daily routines. But in the early modern period, and in particular during the era of controversies (1560-1660), the geography of pilgrimages changed and sanctuaries close to the frontiers of Catholic lands became more prestigious. At a time when the absolutist state continued its development as best it could, the monarchy – alongside the elites – became increasingly present at such sites. Simultaneously, the Catholic Reformation that followed the Council of Trent allowed an internalisation of spiritual life. This was the case for Notre-Dame-des-Ardilliers in Saumur, as in many other places. Thus, the Catholic Reformation transformed the image of pilgrims during the Ancien Régime. The pre-Christian rites survived, but the Catholic spiritual revolution between 1590 and 1620 – stimulated by the rise of Protestantism in places such as Saumur, helped change the notoriety of the pilgrimage: a place of shared devotion, it rose to the level of the elites of the 17th century, becoming a spiritual retreat.